

DE LA JUNGLE BIRMANE À LA TAÏGA RUSSE

L'ASIE À VÉLO COUCHÉ, T. III



NATHALIE COURTET

DE LA JUNGLE  
BIRMANE  
À LA TAÏGA RUSSE

L'ASIE À VÉLO COUCHÉ, T. III

récit

PHÉBUS

Retrouvez les photos des voyages en Asie à vélo couché de Nathalie et Michel Courtet sur le site : [www.migrationsenbent.fr](http://www.migrationsenbent.fr)

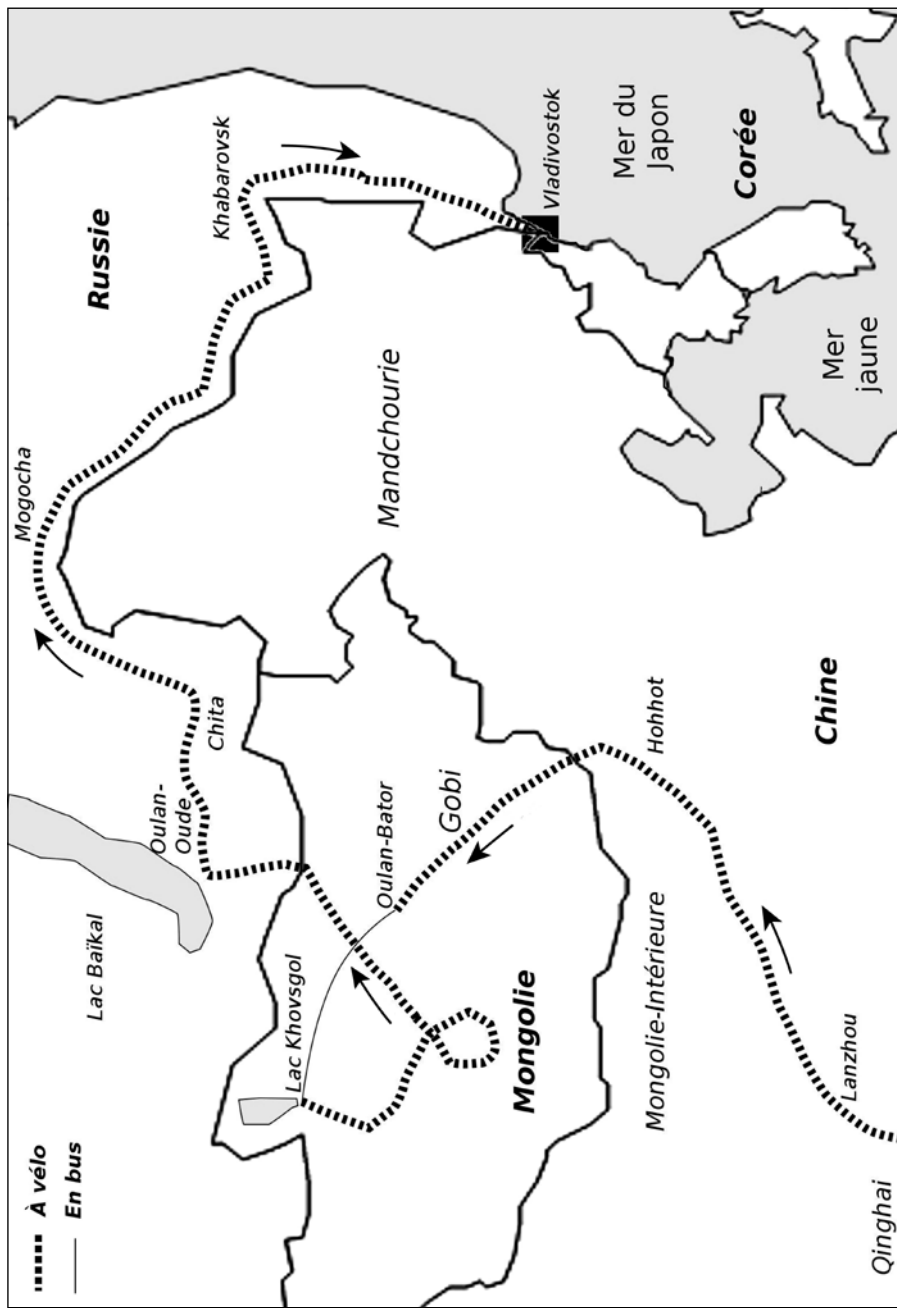
© Libella, Paris, 2013.

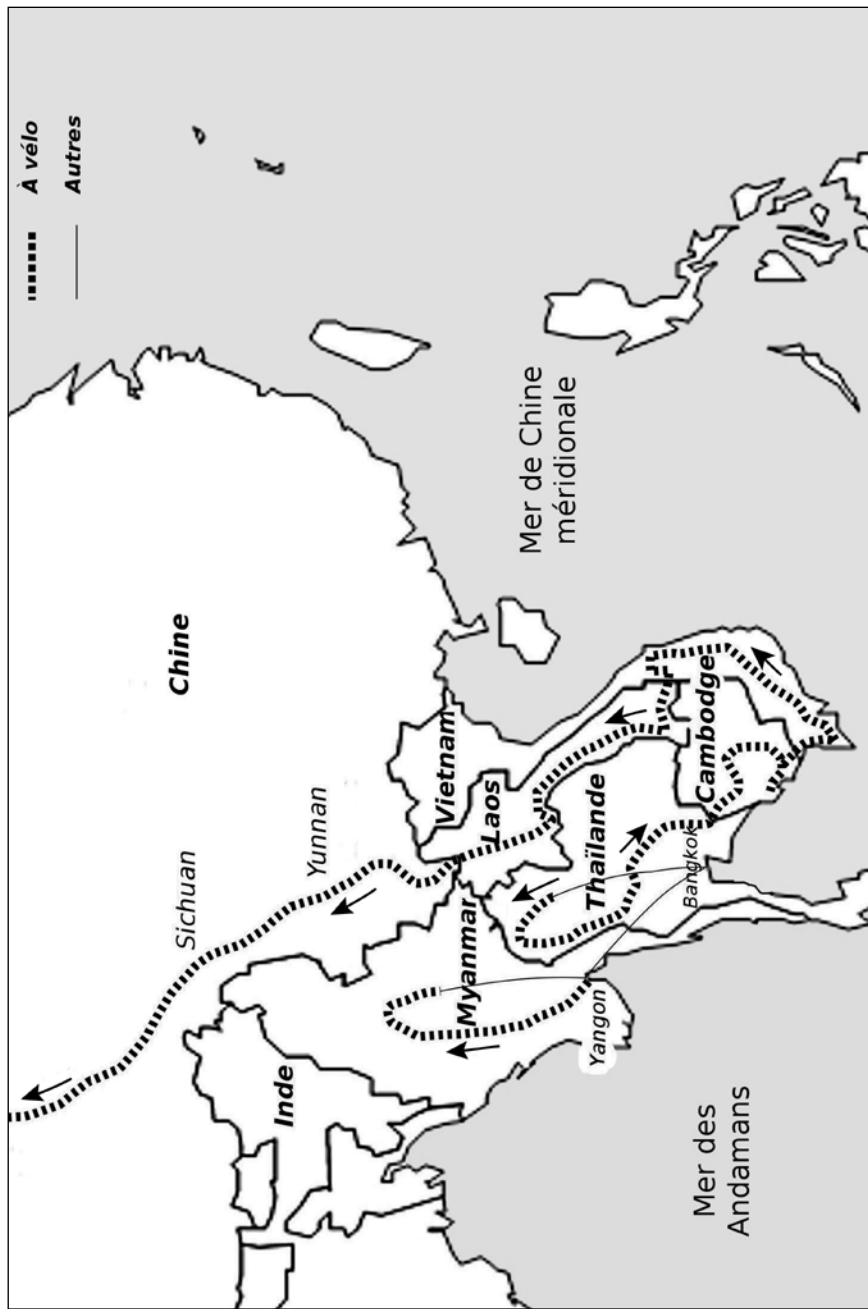
I.S.B.N. : 978-2-7529-0892-6

*Nos rêves se réalisent mais ne sont que des bulles de savon  
explosant dans l'inéluctable.*

SYLVAIN TESSON,  
*Dans les forêts de Sibérie, Gallimard, 2011.*

*Du Qinghai (Chine) à Vladivostok en passant par la Mongolie*





*Du Myanmar (ex-Birmanie) au Sichuan (Chine)*



*De la Russie au Jura*



## AVANT-PROPOS

De l'index glissant lentement sur le papier glacé du grand livre ouvert sur la table, je la trace, arrondie, sur le continent Asie. Je suis seule et la pièce est envahie de silence. Dehors il fait nuit, il est quatre heures du matin. En suivant le littoral, je vois le flot turquoise. En longeant les cours d'eau, je file à la mer ou m'enfonce dans les massifs montagneux à travers des gorges majestueuses et des vallées irriguées aux teintes chatoyantes. Mon doigt bute sur les points des villes où je m'arrête un moment. Et en traversant les déserts, je m'enivre. Jamais je ne m'ennuie.

Le voyage commence comme ça. L'invisible qu'on esquisse sur le papier mais qui, on le sait d'avance, sera celle qui montrera le chemin à suivre pour aller à la rencontre d'autres. D'horizons et de vies d'abord. De voies ferrées ensuite. D'écriture enfin.

*De la jungle birmane à la taïga russe est la faim du voyage, à la poursuite de lignes fuyant devant nous, aux côtés d'autres, parfois électriques, et vers celle, mythique, qui relie Vladivostok à Moscou.*



## DÉPART

La banlieue du Caire, telle une pieuvre démesurée, lance ses tentacules lumineux à l'assaut du désert. Dans l'obscurité et vues d'en haut, les routes éclairées dessinent des cristaux de neige, des étoiles. Si un bras noir attire l'œil dans cette débauche de watts, c'est le Nil. Ici ni blanc ni bleu. Noir. Terre africaine, première escale, déjà fatigués des transports. Nous avons notre dose pour aujourd'hui. Ce n'est que le début. Il faudra prendre notre mal en patience. En partance une nouvelle fois. Les départs sont toujours aussi difficiles à vivre mais nous savons ce sentiment éphémère. Quelques heures.

Escale africaine pour une destination sud-asiatique : Bangkok, Thaïlande. Le zinc compte quarante minutes de retard à l'arrivée, quatre cent cinquante personnes à débarquer, et nous sommes à l'arrière de l'engin. Course dans les couloirs jusqu'au passage de la douane où je m'y reprends à trois fois pour remplir la fiche d'immigration. Récupération des bagages. Transfert avec notre chargement jusqu'au hall d'enregistrement. Ascenseurs et tapis roulants. L'aéroport de Bangkok est une ville de béton tubulaire, énorme. Les soucoupes intergalactiques climatisées sont reliées entre elles par des boyaux qui donnent à l'ensemble une allure de molécule chimique, les atomes sont les différents terminaux, bondés de gens qui

foncent en tous sens comme dans un accélérateur de particules. Bangkok n'est pas notre destination finale, nous allons à Yangon, Myanmar. Notre avion part dans une heure, d'où notre précipitation.

## MYANMAR

*Le drame des dictatures, c'est qu'elles donnent toute licence aux malades mentaux, aux mégalomanes, aux méchants, aux malhonnêtes gens d'aller jusqu'au bout de leur folie, de leur mégalomanie, de leur méchanceté, de leur malhonnêteté.*

HENRI AMOUROUX.

*Extrait d'un entretien avec Jacques Faubert, décembre 1979.*

### **Yangon**

Yangon, Myanmar, anciennement nommé Birmanie. L'avion pose ses roues sur le tarmac à la nuit tombante. Nous effectuons le déballage et le montage des vélos dans le hall sous l'œil amusé et curieux des badauds. Les gamins hâlés à l'extérieur cognent aux carreaux, ne pouvant entrer. Nous sommes en nage, la sueur dégouline dans les replis de la peau. Dans la nuit noire, nous sortons. La chaleur est suffocante. Malaise. Qu'est-ce qu'on vient faire ici ? Dans la tête, tout n'est pas très net : abattement, fatigue et contrecoup du départ. Nous nous lançons sur la route non éclairée pour rejoindre le centre de la plus grande agglomération du pays, ancienne capitale. Le silence est choquant pour une ville asiatique : pas de klaxons, pas d'affolement, les usagers de la route respectent les feux. Le volant et la conduite sont tous deux à droite. Les conducteurs sont à nos côtés ; c'est pratique pour demander notre chemin sans avoir à descendre de vélo. Circuler à gauche serait mauvais pour leur karma. Et déjà les signes de sympathie se multiplient

sur notre passage. Nous ne ressentons pas de danger particulier à naviguer de nuit, sans éclairage. Nous ne sommes pas seuls, les chauffeurs habitués à rencontrer toutes sortes d'obstacles sont attentifs. Les kilomètres défilent. Nous arrivons dans le quartier chinois trempés de sueur, et nos vêtements collent à la peau. Déjà. Seize kilomètres au compteur.

Nous peinons à trouver l'établissement convoité. Une porte, un escalier, c'est là ! Il ne reste qu'une chambre disponible, borgne et étouffée de chaleur. L'heure est tardive, nos exigences sont limitées. Quand l'État est capable de fournir l'électricité, nous profitons de la climatisation, mais en dehors de ces heures restreintes, seuls le ventilateur et la lumière fonctionnent, sur groupe électrogène. Nous voici dedans, une fois de plus. Nous voilà jetés dans l'inconfort pour plus d'un an. Ni cafard ni blues, nous avons choisi. Toujours est-il que ça donne le vertige. Les questions se bousculent et les doutes nous assaillent. La douche est sur le palier, nous nous écroulons de fatigue et de soulagement : nous sommes à destination avec tout notre matériel en état. Maintenant, à nous de jouer !

Les petits déjeuners sont compris dans le tarif de la chambre. Ils consistent en deux toasts grillés avec une noisette de beurre et un peu de confiture chimique qui donne la nausée, un verre de jus de fruits jaune fluo, du thé ou simlicafé et deux œufs cuits à notre convenance : brouillés, au plat, en omelette, dur... Ce sera partout la même chose dans ce pays. Nous prenons notre premier repas sur la «terrasse» de l'hôtel, qui domine la rue. La vie bat son plein et le soleil cogne déjà trop fort. Nous déménageons pour un établissement où nous pourrions laisser des affaires pour quelques semaines, où nous avons un accès Internet, dans un quartier plus calme, où nous aurons un transfert gratuit jusqu'à l'aéroport quand nous quitterons le pays, service précieux étant donné le volume et le poids de nos chargements.

Arpenter les avenues de l'ex-capitale birmane ne s'apparente pas à une balade de santé. L'atmosphère est saturée d'humidité, la température flirte avec les trente-cinq degrés. Les déchets jonchent les trottoirs éventrés, il est impensable de marcher le nez en l'air, il faut regarder où poser les pieds sous peine de disparaître dans une bouche d'égout grande ouverte.

Le taux de conversion au marché noir est trois fois plus avantageux que dans les banques et c'est dans la rue que c'est le plus économique. Le plus risqué aussi. Nous sommes prévenus. Princes de l'arnaque. Nous montrons au premier qui nous accoste nos deux billets de cinquante dollars, il nous annonce son taux et compte la liasse devant nous. À sa façon. Les billets sont bien rangés et certains sont pliés de manière à faire croire qu'il y en a deux là où il n'y en a qu'un. Avec une minute d'entraînement, je peux faire pareil, ça me fait sourire, nous ne sommes pas tombés de la dernière pluie. C'est le jeu. Nous prenons le paquet, nos deux billets de cinquante dollars sont toujours dans notre poche, nous comptons. Il en manque évidemment et nous démasquons sa ruse, ce qui le contrarie. Il en ajoute. Nous recomptons, c'est bon. Ne jamais laisser leur calcullette trafiquée faire les opérations à notre place, nous ne sommes pas à deux minutes. Nous lui tendons nos deux billets américains mais il n'en veut plus, il préfère une grosse coupure de cent dollars. Nous n'avons pas, la transaction n'a pas lieu. Je ne leur en veux même pas de tenter l'arnaque. Avec le second qui nous propose du change, nous concluons. Pour les grosses dépenses, les hébergements, les entrées de sites, le dollar est roi, mais pour payer sur les marchés, les petites échoppes et les bricoles, il faut des *kyats*. Les billets sont dans un tel état qu'il est impossible, la plupart du temps, de lire leur valeur. Ils sont noirs, déchirés, recollés, recousus, troués, en lambeaux, jamais renouvelés. Joli reflet de l'état dans lequel les généraux laissent le pays.

Nous marchons sur les trottoirs sales en direction de la Paya Shwedagon, monument phare de la ville, joyau du bouddhisme

birman. Nous retrouvons les étals divers et colorés propres à toutes les villes asiatiques où se mélangent à l'envi les moteurs en réfection et les vendeurs de fruits, les hélices de bateaux et les sachets de riz gluant. Les odeurs qui vont avec provoquent des haut-le-cœur. Le long des rues, des jarres remplies d'eau et des gobelets sont à la disposition du passant. L'eau est censée être potable. Nous hésitons à nous y risquer.

La Paya Shwedagon étincelle de mille feux. Perchée sur une colline au centre de la ville, elle est entourée de centaines de stupas et de temples. Pour visiter ce lieu qui occupe plusieurs hectares, nous allons pieds nus sur le marbre. Les visas pour le Myanmar n'étant plus délivrés ces derniers temps à cause des élections présidentielles, peu d'étrangers déambulent sur la pierre. Aung San Suu Kyi, fille de l'ancien général président démocrate, emprisonnée plusieurs fois et assignée à résidence depuis de longues années pour ses idées politiques contre le pouvoir militaire et pour la défense des Droits de l'homme, a été libérée il y a une semaine seulement. En cette période «à risques» les étrangers ne sont pas forcément les bienvenus, mais nous avons notre visa depuis plus de deux mois et c'est donc au milieu des autochtones que nous flânons et observons les pèlerins venus prier, les moines en visite touristique ou les familles en promenade. La pagode s'éclaire quand le jour s'en va et les feuilles d'or qui la recouvrent entièrement illuminent la nuit sans lune. Nous n'avions pas prévu de rentrer si tard, nos avant-bras découverts offrent un véritable festin aux moustiques voraces. Slalom obligatoire entre les étals à même le trottoir, tout se vend, tout s'achète, de la clope à l'unité à l'appareil photo dernier cri, et les groupes électrogènes crachent leurs décibels et leurs gaz nauséabonds. Nous mangeons pour un dollar chacun et après une douche froide, nous nous écroulons sur le lit, bercés par le ronronnement rassurant du ventilateur.

Tout est pénible, nous n'avons pas encore digéré le décalage horaire, à sept heures nous nous rendormons. La chaleur écrase tout. Il faut figoler le montage des vélos, il faut faire quelques



courses alimentaires, il faut donner des nouvelles, il faut préparer le sac d'affaires à laisser ici, autant de petites choses qui paraissent insignifiantes mais qui pèsent tant tout est fastidieux. Il FAUT faire. Quand elles fonctionnent, les connexions Internet sont abominablement lentes et je traverse la moitié de la ville en laissant des litres de sueur sur les trottoirs pour trouver de quoi envoyer quelques lignes. Désespérant. La journée est occupée à ne pas faire grand-chose, demain nous pédalerons. Nous avons déjà changé l'itinéraire. Nous avons peur des difficultés et préférons rester sur des axes empruntés où nous aurons peut-être la chance de trouver du macadam pour commencer notre périple. Et puis nous ne sommes pas très vaillants. Le thermomètre affiche trente-deux degrés dans la chambre, c'est la limite pour espérer dormir et récupérer. Au-delà, nous nous regardons transpirer. La nuit tombe vite. À 17h45, le léger souffle d'air qui nous permet de supporter ce climat s'éteint lui aussi et la chaleur humide étouffe. Les moustiques passent à table. Sont-ils vecteurs de paludisme? C'est peu probable en ville, et nous ne prenons pour l'instant pas nos cachets, hésitant à nous shooter pendant quatre mois.

Après le repas du soir, nous nous sentons nauséeux. Mal à l'estomac. Nous avons eu trop chaud aujourd'hui. Nous avons juste le temps d'atteindre les toilettes au bout du couloir, en alternance, et nous vidons par le haut et par le bas. Des années qu'il ne m'était pas arrivé de vomir, je ne savais plus à quel point ce peut être désagréable. Nous appréhendons soudainement ces pays d'Asie du Sud-Est, la chaleur, les moustiques, le manque d'hygiène et d'eau potable. Deux jours et nous sommes en vrac. Pas de frisson ni de fièvre, juste en vrac! Et si on rentrait par le prochain avion?

### **En selle!**

La nuit a été mouvementée, et si ce matin Michel parvient à manger normalement, je me force – mais ne devrais pas – à

boire trois verres de jus d'orange. Le reste ne passe pas. J'éliminerai cette tourista sur le vélo, soigner le mal par le mal, et ne pas se laisser moisir dans cette ville malsaine. Nous partons. Cinq kilomètres et pas un de plus. Nous sommes encore dans le centre. Je suis recroquevillée au sol, sous la chaleur, dans la moiteur, et la rigole sert à évacuer le contenu des trois verres sus-cités qui fait comme une petite rivière contre la bordure du trottoir. Pliée en deux, par terre, pour ne pas tomber plus bas, appuyée sur un coude, je rends tout, dans la poussière et sous l'œil dégoûté des marchands ambulants. Un Sud-Africain, que nous pensons d'abord être un Européen, nous prend alors en main, nous guide vers un café climatisé où je peux disposer de toilettes. Une heure passe. Nous remontons sur les vélos.

Nos seules haltes auront pour but d'ingurgiter du Coca-Cola, unique chose susceptible de passer sans faire l'aller-retour. Michel va bien, quant à moi, je gonfle, mes intestins enflent au fil des heures, le soleil cogne de plus en plus fort, je ne me sens pas la force de continuer. J'avise un banc en bambou sur le bas-côté de la route, traverse en hâte, pose mon vélo contre l'arbre voisin, et m'allonge en soufflant comme une locomotive. Puis j'attends, sans savoir quoi. Des gens arrivent. Quelqu'un amène de l'eau et m'asperge le visage. Dix minutes plus tard peut-être, deux femmes apparaissent comme par enchantement et s'adressent à moi dans la langue de Shakespeare. Sorties d'où? Tous ces gens prennent soin de moi et discutent de mon cas. Nous ne comprenons rien. Ils me soutiennent pour m'emmener dans la cabane au fond du jardin où je me vide, me donnent des sels réhydratants à ingurgiter avec de l'eau minérale qu'ils vont acheter un peu plus loin. Je suis mal. Les deux femmes nous proposent de passer la nuit chez elles. Nous n'osons accepter. Il leur est strictement interdit de recevoir des étrangers, elles prennent des risques, nous ne voulons pas leur attirer d'ennuis. Mais elles insistent et nous nous laissons faire, n'ayant pas d'autre solution : planter la tente est également interdit. Ces femmes s'avèrent être des érudites, qui ne cachent pas leurs opinions politiques, qui n'ont

pas peur de la police ni de se faire dénoncer, avec raison. Nous nous lavons et nous installons dans une pièce à l'étage, sous une moustiquaire, devant l'autel où trône le Bouddha avec, à ses pieds, quelques offrandes. Le fils de la famille travaille pour la branche de Yangon de Médecins du monde. La mère, écrivain, lui téléphone, il me passe un médecin francophone, mais c'est à l'aide de bouillons traditionnels qu'elle et sa fille me remettent sur pied. Je ne peux rien avaler du succulent repas qu'elles préparent, ai toujours ce poids sur les intestins. Nous avons fait soixante kilomètres. Soixante kilomètres de souffrance. Mon sourire est crispé et ressemble plus à un rictus. Une fermeture éclair. La température est cependant supportable.

Quand nous quittons nos hôtes au matin, l'estomac va mieux, nous sommes pleins d'entrain et réparons une première crevasse inexplicquée : la chambre à air neuve est fendue. Malformation de naissance ? Nous roulons jusqu'à la ville convoitée, les habitants sur le bord de la route, dans les champs, nous interpellent et nous saluent. Tous sont vêtus de *longuis*, ces espèces de jupes longues et étroites faites d'une pièce de tissu qu'ils s'enroulent autour de la taille, et tous portent des claquettes. Nous comprendrons bientôt que c'est la chaussure nationale. Les femmes, souvent, se couvrent les joues de teinture jaune, faite à partir de l'écorce du *tanaka*, qui les protège du soleil et les rend belles.

### **Liberté chérie**

Arrivés en ville, nous saisissons vite qu'il sera très difficile de trouver un hébergement. Ce ne sont pas les établissements qui manquent mais tous les hôteliers nous refusent car ils ne possèdent pas la licence qui leur permet d'accueillir des étrangers ! Certains nous le disent mais d'autres prétextent un hébergement plein à craquer. La seule solution est de nous rendre à la police, qui doit, normalement, donner l'autorisation à un établissement et pour une nuit, de nous louer une chambre.

Mais la réalité est différente et tout ce qui les intéresse est de nous faire sortir du district le plus rapidement possible. Des étrangers à vélo! Qui peuvent aller partout et voir des choses! Incontrôlables! Pas de ça chez nous!

Alors nous nous perdons en d'interminables palabres. Les policiers sont sympathiques et nous offrent du thé et des biscuits mais le supérieur ne nous salue pas plus qu'il ne nous adresse la parole directement. N'étant pas en fraude nous ne baissons pas les bras. Il faut trouver un interprète, s'expliquer dix fois, répéter, ne pas s'énerver, sourire aussi! Rien n'y fait, les autorités veulent que nous prenions un bus pour la prochaine ville à soixante-quinze kilomètres. Nous refusons. Nous avons le droit d'être ici et de circuler à vélo, comme la majeure partie de la population! Ils finissent par nous trouver une «chambre» dans un établissement pour locaux sans le sou. Un bouge infâme où nous n'avons même pas la place de poser nos sacoches ailleurs que sur la paille qui nous sert de lit. La chambre est borgne, les cloisons en papier à cigarette, le ventilateur brasse l'air chaud et vicié, nous avons de quoi nous laver dans les douches communes, propres, mais n'avons pas l'autorisation de sortir et l'obligation de prendre le bus à quatre heures demain matin. Otages. Des plaques rouges ont envahi mon corps. J'en ai partout sur les bras, les jambes, le ventre et le dos, seule la poitrine est épargnée. Les démangeaisons sont terribles, les piqûres de moustiques de Yangon se réveillent aussi.

*Après avoir visité les demeures interdites des autochtones, nous visitons les hôtels les plus pourris du pays, tout ce qu'un touriste normal, qui va de site touristique en site touristique ne verra jamais. Nous nous souviendrons longtemps de ce début en fanfare, il faut être solide pour ne pas péter un câble!*

Notes, 20 novembre 2010

3h30 le lendemain matin, le geôlier tape à la porte, des fois que nous dormions. La milice est présente en bas de l'hôtel et

nous met dans le bus. Nous nous montrons coopérants, avon-nous le choix? Les policiers ont réservé deux places mais c'est à nous de payer le bus qu'on ne veut pas prendre. L'agent donne ses instructions au chauffeur : pas la peine d'espérer descendre du bus en cours de route. J'appréhende la suite et ai l'impression d'être *on the road* parce qu'il faut être *on the road*, d'être repartie parce que c'était prévu, parce qu'il faut terminer cette traversée de l'Asie. Dans la tête c'est difficile. Pas beaucoup de plaisir en cinq jours, mais reconnaissons-le, nous avons d'ores et déjà une vague idée de la signification du mot «dictature». Le peuple est gentil, c'est indéniable, ça se voit dans le regard des gens, mais le peuple a peur, et ça aussi, ça se voit, dans leur comportement.

Le long du trajet vers Pyay, le véhicule se charge à bloc. À 8 heures, nous débarquons dans cette ville au bord du fleuve qui irrigue tout le Myanmar : l'Irrawady. Il prend sa source dans les montagnes au nord du pays et se divise, plus au sud, en de multiples bras avant de se jeter dans la mer des Andamans. Fleuve nourricier. Dominant la ville et ses nombreuses pagodes autour desquelles d'innombrables vendeurs de fanfreluches font leurs affaires, une gigantesque statue du Bouddha veille sur les fidèles. Kitsch et tape-à-l'œil, il faut que ça brille!

Si nous ne voulons pas nous transformer en petit tas de poussière, complètement déshydratés, il faut rouler avant les heures trop chaudes. À 7 h 30, nous enfourchons les vélos. Jusqu'au trente-cinquième kilomètre, tout va bien, puis la chaussée se dégrade et laisse place à la caillasse. Seul le bord est «roulable». Nous avançons peu, soumettons la mécanique à de fortes secousses et nous demandons inévitablement si ça va durer longtemps. Les chars tirés par les zébus sont d'une lenteur exaspérante et le grincement régulier de leur moyeu branlant fait penser à une longue plainte, un gémissement qui déchire le cœur et prend aux tripes. Torture. Les pauvres gens qui sont assis sur les carrioles qui suivent nous sourient, laissant

apparaître des chicots noircis et détruits par la consommation abusive et incessante de noix de bétel. Ils sont en général petits et maigres, et nous devinons une misère aussi extrême que leur gentillesse.

Les jambes tournent bien et pour la première fois depuis notre départ, je prends plaisir à pédaler. Nous croisons plus de carrioles tirées par des zébus que de camions sur cet axe principal. Les cyclistes se déplacent par centaines, par milliers même, avec des chargements hétéroclites dont l'équilibre précaire défie l'entendement.

Nous arrivons à Myayde, appelée aussi Aunglan. Pas d'hébergement pour étrangers dans cette bourgade ; nous filons au poste de police. Les agents nous emmènent à un hôtel correct mais au moment de récupérer la clef de la chambre, un coup de fil change le cours des choses. Retour au poste et longue attente devant le match de foot télévisé. Le supérieur se fait désirer, nous le soupçonnons d'être à l'origine du revirement de situation. Nous assistons, en patientant, à un spectacle surprenant : des femmes plus ou moins jeunes, en civil, entrent. Chacune d'entre elles prend une arme dans une pièce voisine et nous les voyons effectuer des exercices d'entraînement dans la cour. Toutes sont donc enrôlées dans la police ? Nous n'en croyons pas nos yeux, grands ouverts. Entre deux séances d'allaitement ou deux coups de pioche, maniement des armes automatiques ! Comment faire alors le tri dans la population entre ceux qui sont au service de la junte, peut-être prêts à nous dénoncer si nous commettons le moindre faux pas, et les autres ?

L'officier arrive, inspecte nos passeports et nous les rend une demi-heure plus tard en souriant, nous ordonnant de prendre le bus. Je proteste et ne bougerai pas de là. Deux autres personnes arrivent dont une qui parle anglais et qui va servir d'interprète. Nous faisons de la résistance, voulons dormir dans cette ville et repartir demain sur nos vélos pour aller jusqu'à Taungwiny.

Nous menaçons d'appeler l'ambassade de France à Yangon. C'est un gros coup de bluff de notre part mais qui provoque tout de même un changement d'attitude. La discussion dure une heure encore avant qu'ils ne finissent par nous accompagner à l'hôtel. Je pousse un peu plus loin l'avantage, pour leur signifier que demain à Taungwingy, les autorités devront être informées de notre arrivée afin que nous ne passions pas deux heures au poste de police, ce qui ne donne pas une bonne image de leur pays. Trois plombs pour nous loger. C'est la première fois, malgré tous les pays que nous avons déjà expérimentés, que nous nous heurtons à ce genre de difficultés, à répétition. Les négociations se déroulent toujours dans le plus grand calme, avec une courtoisie et une politesse exemplaires. Il doit donc y avoir pire.

La douche est bonne, le ventilateur tourne sans gémir, notre estomac est plein, mon allergie se porte à merveille, les premières plaques disparaissent mais d'autres apparaissent. Et ce soir, nous admirons la dextérité des adeptes du *chillon*, sport national. Le petit ballon en osier, léger, que se renvoient les joueurs – dont le cercle s'agrandit au fil des minutes –, uniquement à l'aide des pieds, ne doit jamais toucher le sol. Toutes les figures sont permises. Pour le coup, les mecs ont laissé tomber le *longui* et sont en short, nous offrant le spectacle de leurs corps fins, hâlés et souples.

### **Collection d'emmerdes**

Ce 23 novembre, après un départ matinal, nous enchaînons les kilomètres et les bosses. 10h30. Alors que le gars qui nous suivait en moto, talkie-walkie coincé dans le *longui*, semble nous avoir enfin lâchés, nous faisons une pause restauration. Nous avons quarante bornes au compteur, tout va bien. À un embranchement je demande trois fois la direction, trois fois on nous envoie au même endroit, la route neuve est belle mais le rêve est de courte durée : le macadam s'arrête net

et devant nous s'étale la caillasse. Nous marchons à côté du vélo la plupart du temps. Pas d'ombre. Le soleil brûle et nous étourdit. Lors d'une chute, ma chaussure reste accrochée à la pédale, impossible à ôter. Juste en face, se trouve un bus en panne. Depuis combien de temps? Une femme seule l'occupe, attendant probablement le chauffeur, la réparation, et la suite du trajet. Elle me voit tomber, vient prendre de mes nouvelles, et après avoir inspecté mon problème, trouve un gros tournevis plat pour nous dépanner! Une apparition. Un truc de fou que cette personne seule assise dans ce bus en rade au milieu de nulle part. Vision étrange surgie du néant. L'espace-temps n'a pas la même valeur que dans nos sociétés occidentales. Une image qui me reviendra sans cesse en mémoire quand j'évoquerai, des mois plus tard encore, nos tribulations birmanes.

Un minibus plein d'un groupe de compatriotes accompagnés d'un guide francophone, stoppe à notre hauteur. Nous sommes sur une route en construction qui file directement à Magwe. Trop loin. Nous devons faire demi-tour de dix kilomètres, jusqu'à l'embranchement où nous avons demandé trois fois notre route! Nous repassons les pierres, remarquons à côté des vélos, les aiguilles tournent et le soleil cogne. Et puis il y a un bruit au niveau de ma roue arrière, un craquement antipathique, que j'identifie immédiatement pour l'avoir déjà expérimenté : la patte du dérailleur vient de casser, ce dernier est passé dans les rayons, les haubans du garde-boue sont tordus, la chaîne est cassée. Nous cherchons en vain, dans les sacoches, la patte de rechange. Nous sommes pourtant certains d'en avoir pris deux. Un quart d'heure sans air sous le soleil et la tête tourne. Nous faisons signe à un camion, nous ne nous en tirerons pas autrement. Les vélos sont sanglés entre la cabine et la remorque, nous prenons place à l'intérieur sur la moelleuse couchette. Direction Magwe. Les autorités nous attendent à Taungwiny... Les routiers sont sympathiques, nous proposent à boire et à manger, nous mettent de la musique. Le camion est sophistiqué, équipé d'un lecteur dvd, et de l'orteil, involontairement, alors que j'ai tendance à m'assoupir, je touche la



manette qui commande au rétroviseur de se rabattre contre le camion.

Le tronçon désastreux est long à pleurer, nous roulons à dix kilomètres à l'heure, plusieurs heures avant de retrouver le macadam. À quelques miles de Magwe, nos bienfaiteurs nous remettent entre les mains d'un triporteur et bifurquent sans nous demander le moindre *kyat*. Enfin, nous croyons cela quand le chauffeur forme un zéro avec son pouce et son index en réponse à ma question. Nous apprendrons plus tard que ce signe ne signifie pas zéro justement, mais qu'il est une invitation à laisser un peu d'argent... Ils ont dû se rendre compte de notre ignorance tant nous nous sommes confondus en remerciements. Nous arrivons donc à Magwe sur trois roues et indiquons l'adresse d'un hôtel autorisé à recevoir les étrangers. Il est le seul dans la ville et les tarifs sont prohibitifs. Au moment de payer le triporteur, Michel découvre que le contenu de ma poche à eau s'est déversé sur une de ses sacoches, a inondé le compartiment contenant son passeport et les billets de banque : grand bonheur ! Des journées comme ça, on n'en veut pas !

La douche est bonne, nous retrouvons les pattes de dérailleur. Nous avons cumulé en une semaine plus de problèmes que nous n'avons jamais eus en quinze mois de voyage à vélo sur les routes d'Europe et d'Asie centrale les années précédentes<sup>1</sup>. Nous allons bien, mais ne savons jamais si nous pourrions continuer à faire du vélo dans ce pays. Nous nous accrochons, la situation ne peut aller qu'en s'arrangeant. À Magwe, un impressionnant ouvrage enjambe l'Irrawady, même si à cette saison, le pont surplombe surtout la terre ferme.

Avec tous ces tracas, nous avons du mal à apprécier le pays, notre esprit est préoccupé par la question récurrente et quotidienne du logement. La nourriture n'est pas la meilleure qu'on

1. Voir *Aux portes de l'Orient* et *Les Routes de la démesure*, Phébus, 2012.

ait connue, nous peinons. Pourtant il y a de bons moments. Un matin, un type au volant de sa voiture nous a tendu chacun un litre d'eau minérale et cinq mille *kyats*, nous a exposé dans un anglais très approximatif tout le bien qu'il pense de nous, nous a félicités, demandé notre destination et a noté sur un morceau de carton le nom d'un établissement dans la prochaine ville-étape, ignorant toutefois s'il est habilité à nous recevoir. Le même jour, nous nous battons pour payer notre repas de midi, pris dans une gargote en bord de route.

Plus loin, nous devons traverser un lit de rivière asséché. Des types pellettent le sable à longueur de journée, que le vent ramène inlassablement. Un pont en construction dresse ses piliers légèrement en amont. Pousser le vélo dans le sable profond de ce lit large comme les épaules d'un lutteur turc sous l'ardeur sans faille des rayons du soleil au zénith, nous laisse sans force. Des rampes et des montagnes russes sur le macadam trop bosselé nous achèvent. De temps à autre nous voyons le fleuve, sur notre gauche.

## **Mont Popa**

Après avoir parlé d'Aung San Suu Kyi et du prix Nobel de la paix, chinois et emprisonné, avec nos aubergistes cultivées, nous prenons la route et atteignons la poussiéreuse Kiaug Padaung à 13 heures. Les éternelles pâtes nous sustentent avant d'attaquer la rude montée vers Popa, sur la montagne. Le temple est visible depuis longtemps, perché sur son pain de sucre, en équilibre. Comment une route peut-elle monter là-haut? Nous arrivons au village où ne nous attendent que des hébergements à vingt dollars, petit déjeuner inclus. Le type qui nous accueille est maquillé, les cheveux gominés, les ongles coloriés et celui de l'auriculaire laissé très long. Pour le nez ou les oreilles?

*Les Birmans ont parfois des silhouettes très efféminées, de par leur longui, mais aussi leur taille fine, leur corps svelte, leurs ongles peints, le jaune sur leurs joues. Dommage que leur dentition ravagée ne vienne ternir ces portraits pour le moins uniques.*

Notes, 25 novembre 2010

La vie est étonnamment chère dans ce pays. Une chambre d'hôtel bas de gamme, sale et sans confort, literie défoncée, douche au broc et à l'eau froide, ventilateur quand il y a l'électricité, toilettes à la turque au fond du jardin, coûte entre dix et vingt dollars. Une bouteille d'eau minérale nous allège de la moitié d'un euro. Double système de prix : locaux, étrangers. Les gens sont intéressés et intrigués par nos vélos, ils cherchent à comprendre, et y parviennent, ce qui n'était pas forcément le cas dans certains autres pays que nous avons traversés auparavant. Sur la route, les chauffeurs sont respectueux, jamais un geste d'irritation ou d'impatience derrière nous, et nous ne sommes jamais serrés contre le talus malgré l'état et l'étroitesse des routes. La forme des chapeaux des gens qui travaillent dans les champs est un cliché mais reste néanmoins emblématique de cette région du monde : conique. Plaisant à regarder.

Journée relâche au mont Popa que nous gravissons courageusement, par les escaliers abrupts accrochés à la paroi rocheuse, pieds nus parmi les excréments des trop nombreux singes. Là-haut, nous voyons un moine peu souriant, des caisses destinées aux donations, pleines de billets, et des vendeurs de babioles insistants. Ambiance bien touristique et commerciale comme on l'aime tant ! Nous ne donnerons pas un *kyat* même si on nous y incite oralement. Il faudrait aussi donner pour ceux qui tentent de nettoyer les marches et qui n'alpaguent que les touristes étrangers, ben voyons !

Un groupe de Français débarque alors. Leur guide ne monte pas au sanctuaire pour leur expliquer la forte signification de

ce lieu, elle mange des bonbons en bas! Ils sont en voyage organisé, vont «à l'essentiel en treize jours», verront c'est sûr les temples de Bagan, le lac Inlé, le Rocher d'or et Yangon, mais leur expliquera-t-on ce qui se cache derrière ces lieux touristiques enchanteurs : la répression, la dictature, la censure, la privation des libertés, le travail forcé, la pauvreté, la corruption? Nous sommes confrontés, par notre manière de voyager à des problèmes dont ils ne soupçonnent peut-être pas l'existence, nous voyons des choses qu'ils ne pourront voir, l'envers du décor, l'autre côté de la caméra. Les guides de ces voyages organisés sont là pour vanter les mérites de leur pays, pas pour dévoiler un brin de vérité, propos qui pourraient leur être préjudiciables par ailleurs. Ils font leur travail, certes, mais pour nous l'essentiel, ce sont les sourires des gens au bord des routes, ce sont les chauffeurs qui nous sortent de nos ennuis, c'est cette famille qui nous accueille malgré l'interdiction, c'est la difficulté à nous loger, ce sont les jeunes mères armées au poste de police... Et nous sommes parfaitement conscients que nous ne voyons qu'une partie infime du système, la partie visible de l'iceberg... La junte se délecte de ces visiteurs en voyage organisé qui vont directement alourdir les poches du général et de ses amis...

La vue est jolie sur les alentours. Deux monts Popa se côtoient : celui où est juché le monastère et les trente-sept *nats* (esprits), très visité, et le sommet géographique, ancien volcan, que nous arpentons l'après-midi par un sentier ténu et abrupt qui serpente dans une jungle épaisse. Nous croisons les doigts pour ne pas mettre le pied sur un cobra royal! Le Myanmar accueille sur ses terres plus de serpents venimeux que n'importe quel autre pays au monde. Nous en avons vu quelques-uns, morts ou vivants sur les routes. Du sommet, la vue sur la plaine, mille mètres plus bas, est verte. Nous ne devinons ni les routes ni les villages, tout est noyé de vert dans la brume birmane...

## Bagan

Le long de la route pour Bagan, des hommes grimpent le long des troncs des palmiers pour cueillir les coques qui sont ensuite pressées pour en extraire l'huile. Les meules sont entraînées par des zébus qui tournent inlassablement. La proximité de Bagan se fait sentir : des minibus déchargent leurs flots de touristes armés de lourds appareils photo. Nous débarquons à vélo à Nyaung U, la ville des temples de Bagan, en évitant la billetterie à l'entrée de la ville. Mais la junte est plus maligne que nous : pour louer une chambre, il faut le billet. Il est impossible de dormir à Bagan et dans les villages environnants sans payer le droit d'entrée (dix dollars). Et si on n'a pas l'intention de visiter les temples, ce qui est certes peu probable, c'est pareil ! La junte encaisse. À Bagan, les cartes des restaurants sont bilingues, les tarifs aussi, tout est voué à la cause touristique. La ville regorge d'yeux avides de touristes friqués en quête du souvenir unique et authentique (fabriqué en série) à pendre sur le mur du séjour. Les fanfreluches criardes, inutiles et anachroniques occupent des dizaines de mètres carrés. Notre priorité est de donner des nouvelles, c'est laborieux mais nous y parvenons.

Sur la berge de l'Irrawady, les bas quartiers offrent un spectacle d'autant plus désolant et révoltant que les hôtels gouvernementaux luxueux, les 4×4 rutilants et les terrains de golf se trouvent à quelques encablures seulement. Un type est debout sur sa charrue pour faire du poids derrière ses zébus et laboure une parcelle de quelques ares, en haillons. Si ce matériel et ces animaux lui appartiennent, alors il est riche. La truie, vautreée et à bout de souffle, allaite ses douze petits au milieu de la ruelle où coulent les égouts entre les pieds des gosses nus et morveux. Les maisons sont les unes sur les autres, en feuilles de palme. La promiscuité est hallucinante. Bienvenue dans le bidonville de Nyaung U. Les temples voisins sont classés au patrimoine mondial de l'Unesco, les gens qui vivaient dans

cette campagne au milieu des trésors de l'humanité ont été priés d'aller ailleurs... Ils gênaient dans le paysage. Un violent séisme a endommagé une partie des temples récemment, l'Unesco a versé des sommes importantes pour leur restauration mais la population alentour survit tout juste. Paradoxe. Il ne faut pas voir que le beau. Il y a parfois à quelques centaines de mètres des joyaux, des choses qui font bondir le cœur dans un puissant sentiment de révolte.

Il a fallu que je vienne ici pour savoir comment poussent les cacahuètes. J'imaginai des petits arbustes, comme les pistachiers, mais j'avais tout faux. Elles poussent dans la terre, comme les patates. Alors les autochtones les ramassent et juchés sur un support constitué de trois perches en bois qui les met à trois mètres du sol, ils laissent choir les tubercules par jour venteux pour mieux en séparer la poussière de terre. Ce soir nous mangeons devant un spectacle de marionnettes bon enfant. Les ficelles sont pleines de nœuds et loin d'être invisibles.

Les deux mille temples de Bagan sont éparpillés à travers une vaste plaine herbeuse, au milieu des arachides. Et des herbes folles. Le site est impressionnant. Des pistes sableuses traversent cette étendue et permettent d'approcher les temples millénaires. Quand nous sommes au ras du sol, nous n'en voyons que quelques-uns mais du haut d'un promontoire, le spectacle est saisissant. Ces centaines de pagodes et de stupas, en brique ou en pierre, dressent leurs pointes vers le ciel. Les stupas sont des structures pleines censées renfermer une relique du Bouddha. Les pagodes sont creuses et comportent pour la plupart un déambulatoire orné de peintures murales, de sculptures, de statues du Bouddha assis, couché, debout, grandes ou petites, voire immenses. Savoir que l'ensemble de ces temples a été construit en l'espace de deux cent cinquante ans seulement laisse bouche bée. Évidemment, au pied des monuments les plus visités, s'agglutinent les vendeurs de babioles et les gosses, pas trop insistants.

Deux jours ne suffisent pas à visiter tous les monuments mais nous avons vu ce que nous souhaitions voir. Nous ne sommes férus ni d'histoire des religions, ni de bouddhisme, ni même d'architecture, alors après un jour et demi nous commençons à saturer. Les gamins nous alpaguent : «Tu veux mes peintures? C'est pas cher, moins cher qu'à Leclerc!». Véridique, en français! Et la dame du voyage organisé de dire à son amie le plus sérieusement du monde : «Oh tu vois, ils connaissent notre pays!». Oh, ça fait pitié. Nous avons tout fait à pied, il ne faut pas être fainéant. Nous avons marché dans la nature, où les gens travaillent sous leur chapeau conique dans les cultures, grattent la terre, là où les chiens sont maigres et galeux, braves bâtards parmi les truies en liberté. Au coucher du soleil, nous mettons le cap sur un temple qu'il est autorisé d'escalader parmi la foule de touristes agglutinés, pour voir le soleil mettre en silhouette sur fond orangé les *sikhara* émergeant de la plaine. Les plus jolies couleurs surviennent bien après que l'astre a disparu derrière les montagnes mais tout le monde est déjà devant un apéritif dans les hôtels quatre étoiles, avec un bol de cacahuètes. L'épisode Bagan se terminant, nous partons ailleurs... ailleurs, toujours ailleurs.

### **Pakkoku, Monywa**

À l'embarcadère, le marchandage est difficile, nous sommes taxés lourdement pour les vélos qui vont voyager sur le toit du bateau. Pas de route pour relier Bagan à Pakkoku, le trajet se fait sur l'Irrawady : transport assuré par la compagnie gouvernementale. Nous enrichissons encore la junte, mais ces vingt-sept kilomètres, nous n'allons pas les faire à la nage! Nous voyageons en compagnie d'autochtones et de quelques touristes sur ce rafiote à moitié vide, pétaradant fort pour avancer peu. Peu de vie sur les berges. Les terrains sont arides, des bras d'eau se séparent et se retrouvent, étreignent les îlots. Nous sommes à contre-courant. L'ambiance est décontractée,

le personnel joue aux cartes à l'arrière, et seul le pilote est attentif. Au débarcadère, une planche de trente centimètres de large est jetée entre le pont et la terre ferme. Les passagers en file indienne rejoignent la rive. Des jeunes hommes nous aident à décharger et transportent toutes nos sacoches et vélos jusqu'à la route.

D'ici, il est impossible de deviner la ville. L'hébergement convoité se trouve cependant au bord du fleuve, et nous faisons sensation derrière la moto qui nous guide à travers les ruelles poussiéreuses dans lesquelles les habitants se jettent sur notre passage. La chambre est sommaire. Depuis la terrasse, nous voyons le fleuve, les ordures à l'arrière des maisons, et au moins six espèces d'arbres différentes. La tenancière est une vieille femme qui parle anglais, le charme est là – même si elle en fait un peu trop – le calme aussi. Le marché est à deux pas. Journée sans fatigue : nous sommes mi-allongés dans les fauteuils en bambou, à l'ombre. Il fait chaud mais il semblerait qu'on s'habitue. La vie est assoupie, les gens font la sieste. Un bruit de moteur au loin sur le fleuve. Film des colonies années cinquante, avec le vieux ventilateur qui brasse l'air dans la lumière blafarde d'une ampoule qui demande de l'ampérage pour donner toute sa puissance. Rester là et écrire sans s'occuper du temps qui passe. Il faut nous imprégner encore de ce rythme de vie sud-asiatique. Notre pas se calme quand nous arpentons les bazars mais nous devons apprendre à ralentir encore. Pakkoku est le berceau de la protestation des moines contre le gouvernement, qui dégénéra en une petite révolution vite réprimée, en 2008. Des moines furent tués par la police en pleine rue. On nous conseille de ne pas trop discuter avec eux...

Le petit déjeuner plus que frugal du lendemain a du mal à passer. Trop sec. À 6 h 38, nous partons pour une étape de cent vingt kilomètres. La route est parfois cahoteuse mais dans l'ensemble c'est correct. À midi nous avons derrière nous quatre-vingt-dix bornes. Une assiette de riz et un Coca nous permettent d'appréhender la suite, tranquilles. Cent quarante



mètres de hauteur : c'est la taille du Bouddha que nous laissons sur notre droite. Un autre est couché à ses pieds, quatre-vingt-quinze mètres de long. Nous ne faisons pas le détour, les jambes commencent à sentir la fatigue de la journée, la gorge et la bouche sont sèches. Nous avons eu notre dose de chaleur pour aujourd'hui. À midi, un type nous a offert un cigare.

Sur la route, les employés refont le goudron en chauffant, au bois, le liquide dans des bidons qu'ils portent ensuite à l'aide d'un palanquin. Pas un engin, pas un moteur, tout est fait à la main : décaisser, mettre des grosses pierres sur la tranche, du sable pour les bloquer, puis le goudron chaud. C'est un travail de fou effectué par une armée de petits bras, et sous les chapeaux : des milliers de sourires éclatants et des mains noires de bitume. Certains tendent la main justement, nous fermons les yeux. Si nous donnons à un, il faudra donner à tous, pourtant ils en ont besoin, gens pauvres et besogneux qui travaillent du lever au coucher du soleil pour un dollar par jour. Parmi ces forçats de la voirie, beaucoup de femmes. Et elles chantent... Les files aux pompes à essence sont impressionnantes, parfois un kilomètre, ce qui représente probablement une demi-journée d'attente. La distribution est limitée, rationnée, et les véhicules fument très noir. C'est un nuage et une infection chaque fois que l'un d'eux nous double. Nos poumons trinquent.

Monywa, enfin. Pas d'embrouille, nous trouvons facilement à nous loger au quatrième étage d'un hôtel. La chambre est correcte même si le bâtiment ne donne pas envie d'y entrer. La bière locale est bonne, légère, blonde, et permet d'oublier le vent de face qui nous a séché les lèvres. Le lendemain, une personne nous accoste en anglais alors que nous visitons un monastère, et nous apprend qu'un moine français vit ici au Myanmar depuis treize années. Il nous rejoint et nous passons la journée avec lui. Ancien SDF, il est parti dans le nord de l'Inde en quête de spiritualité sans y trouver son compte, a vécu ensuite un moment aux États-Unis pour atterrir finalement en

Birmanie où le bouddhisme est différent et lui convient mieux. Nous pourrions assister aux funérailles, c'est-à-dire à l'incinération d'un moine important, la cérémonie se prépare. Nous ne sommes pas friands de ce genre de choses, et faisons l'impasse. Les nonnes, qui sont vêtues de rose et rasées, nous offrent du riz gluant et nous mangeons ensuite de délicieuses pâtisseries dans la partie masculine du réfectoire. Les moines sont des nantis, tout leur est dû. Ils défilent dans les rues chaque matin, tenant devant eux leur bol à aumônes. Ils vont frapper aux portes des commerçants qui donnent de la nourriture, de l'argent, parfois même paraît-il une voiture, une maison, contre quelques belles paroles. Notre moine vit dans un village. Il vient de temps en temps à Monywa pour surfer sur la toile. Ces personnes ont une aura qui nous laisse perplexes. Ils ne font rien à part prier, lire et se cultiver, discuter entre eux, se promener. C'est la vie facile, aucune préoccupation : tout arrive tout cuit dans le bec. Ils sont logés, nourris, salués, respectés ; ce sont des pachas.

Vivant depuis treize années dans ce pays, nous pensons que notre moine en connaît un peu les rouages administratifs. *A priori*, nous n'avons pas de souci à nous faire concernant notre dépassement de visa, de même que si nous dormons sous la tente, les policiers ou militaires ne nous logeront pas une balle dans le dos. Au niveau des informations, rien n'est centralisé, les papiers que nous remplissons s'entassent sur un bureau et pourrissent sur place ou servent d'allume-feu.

Alors que nous sommes en train de siroter une bière en compagnie de notre religieux (lui ne boit pas d'alcool), Pete, un cyclo-voyageur hollandais, arrive, d'un enthousiasme absolument déconcertant. Nous passons la soirée ensemble avant de repartir avec lui le lendemain matin, pour quelques kilomètres seulement. Nos chemins sont différents, il va là d'où on vient. Nous échangeons quelques tuyaux.

## Mandalay

Nous abattons cent bornes avant midi, jusqu'à Sagaing où nous visitons un immense stupa tout rond tout blanc, en forme de sein. Aux alentours du pont U-bein d'Amarapura, nous nous reposons deux heures. C'est la plus longue passerelle en teck de la planète : mille deux cents mètres pour enjamber un lac qui, à cette saison, est quasi à sec. De chaque côté, sur les rives du plan d'eau, se trouve un monastère. Les moines, en robe pourpre et bol à aumônes tenu contre l'estomac, empruntent la passerelle dans un va-et-vient incessant. L'image est belle. Les femmes traversent avec leur récipient sur la tête ; silhouettes élancées se détachant dans le soleil couchant. Havre de paix, nous marquons une pause avant de nous jeter, de nous noyer, dans la cohue motorisée malodorante de Mandalay. Embouteillages, klaxons, gaz noirs : tout l'apanage d'une cité qui se développe et s'agrandit, voit son parc automobile s'accroître dangereusement, mais dont les infrastructures ne suivent pas l'expansion. La ville est congestionnée.

Trouver un hébergement n'est pas difficile : le guide nous en indique un certain nombre, qui évidemment acceptent les touristes. Il reste une seule chambre dans le premier que nous visitons, minuscule mais agréable. La salle d'eau commune est impeccable et le personnel adorable. Le petit déjeuner est compris dans le prix qui défie toute concurrence. Nous nous posons pour plusieurs jours, le temps de visiter la ville et ses environs.

Mandalay est une agglomération importante, qui fut jadis capitale. De cette époque, il reste le palais royal, ceinturé de douves et qui, si on en fait complètement le tour, mesurent plus de sept kilomètres. Une colline recouverte de temples domine la cité. Nous la gravissons jusqu'au sommet par un interminable escalier, en faisant de courtes haltes devant les statues. Nous montons surtout, avouons-le, pour l'éventuelle

vue que nous pourrions avoir de là-haut sur la ville et la vallée. Pieds nus, toujours pieds nus, parmi les excréments de singes, de chiens et détritrus en tous genres qui jonchent le sol sacré ! La propreté n'est pas une priorité dans ce pays, tout le monde balance tout et partout, les balayeurs rassemblent le tout en tas, dans la rue. À Mandalay, nous n'avons pas pris le billet qui permet de visiter plusieurs sites, la différence de tarif entre autochtones et étrangers est si importante que nous avons boycotté, et puis c'est encore dans les mêmes poches que l'argent tombe.

À Mandalay, nous traînons, assez mollement il faut l'avouer, nos baskets dans les quartiers artisans. Rue de la confection de la claquette nationale, nous voyons les types découper, encoller, percer, assembler, empiler. Rue de la fabrication de la feuille d'or, nous voyons des gars, torses nus et luisants de transpiration, qui pendant des heures, tapent avec un gros maillet, à deux mains, sur une plaque d'or entourée d'une feuille de bambou. Quand l'or est assez fin, ils font un empilement alternant feuilles d'or et de bambous, et ils recommencent à frapper, jusqu'à ce que le métal atteigne l'épaisseur hallucinante de trois microns. Ils cognent sur un truc gros comme un porte-monnaie durant des journées entières. Vu de notre œil occidental, nous pensons : « Ce serait si simple à mécaniser ! » Et à quoi servent ces feuilles d'or ? Elles sont achetées par les gens qui viennent visiter la pagode voisine et les collent sur le Bouddha géant, qui, à force de se faire redorer le blason, est complètement difforme.

Rue des lapidaires, nous voyons des établis alignés par dizaines où des types tiennent des pierres de jade entre leurs doigts habiles et leur donnent une forme que je ne qualifierais pas de régulière, même si ce sont eux qui font concurrence aux lapidaires du Haut-Jura ! Juste à côté, d'autres types les montent sur des bijoux en toc recouverts d'une feuille d'or de trois microns ! Rue des sculpteurs sur marbre, les ouvriers donnent forme à des Bouddhas par centaines, debout, assis, couchés, petits ou grands, à la meuleuse. La rue est couverte

de poussière blanche, les arbres font penser à la première chute de neige, quand la feuille n'est pas encore tombée. Ils inhalent de la poussière des heures durant, sept jours par semaine. Ils font aussi des éléphants. Grandeur nature. Pour deux mille dollars pièce, nous avons failli en faire expédier un pour mettre sur la pelouse! Nous avons vu aussi des ateliers de couture, de tissage... De la vie et du mouvement.

Les connexions Internet sont catastrophiques. Nous devons courir les rues et entrer dans trois établissements pour parvenir à mettre le site à jour. Accéder à notre messagerie est impossible, seul *gmail* fonctionne. Côté santé, ce n'est pas l'extase, mes selles sont trop liquides depuis un moment, mes plaques allergiques sont toujours présentes derrière les mollets notamment, et me démangent terriblement par moments, l'appétit n'est pas des meilleurs, rien ne me fait vraiment envie, je crains d'avoir ramassé un parasite, des amibes, que sais-je?

### **Incertitude et malaise**

L'incertitude me tue. Cette histoire de dépassement de visa n'est pas claire. L'hôtelier, ici, qui ne reçoit que des étrangers, me dit qu'il n'accepte pas les touristes dont le visa est périmé. Alors, que cela pose des problèmes avec les autorités ou non n'a guère d'importance si entre-temps il est impossible de se loger! Au bureau de l'immigration, après une heure d'attente et d'explications, on nous dit : « Nous ne pouvons rien faire, vous devez changer vos billets d'avion! » Nous sommes fixés. Acheter un nouveau vol par téléphone est un pur bonheur. L'opération nous occupera plusieurs heures. Nous ne dépasserons le visa que de quelques jours mais serons à Yangon, dans le même établissement qu'à notre arrivée. Nous avons également changé les dates de la réservation de la chambre. Toutes ces démarches ont demandé un temps fou, ce n'est pas simple, alors que quelques clics suffiraient, mais il ne faut pas compter sur Internet. Pas ici.

Cela fait trois semaines que nous sommes partis, je ne sais pas trop où j'en suis. Pas mal à l'aise mais pas à l'aise non plus. Faire plus de tourisme que de vélo me perturbe, j'ai l'impression que nous traînons. Ce pays est difficile, même si les gens sont adorables. J'ai parfois le sentiment désagréable d'être là parce qu'il faut être là, l'impression de visiter parce qu'il faut tuer le temps, sans y prendre vraiment du plaisir. Pourtant je n'ai pas envie de rentrer. Les journées passent sans saveur particulière.

### **Camping sauvage et interdit**

Nous quittons Mandalay le 6 décembre aux aurores par la nationale. Une bifurcation, quelques postes de police où personne ne nous demande quoi que ce soit et nous voici hors des sentiers battus, sur la route qui nous mènera directement à Pindaya. Évidemment, aucun hébergement ne s'offre à nous dans cette partie montagneuse. Les policiers qui nous demandent notre destination n'ont pas l'air étonnés que nous puissions faire cent cinquante kilomètres en deux heures. Ils s'en contrefoutent et cela nous arrange bien. Nous n'irons en aucun cas nous jeter dans la gueule du loup. Nous roulons sur une piste et brutalement, disparaissions dans la nature, comme kidnappés. Deux touristes volatilisés, disparus sur un sentier dans la végétation, ni vu ni connu. Notre campement est calme et tranquille, nous parvenons même à nous laver, et distinguons les bruits d'un village proche, mais de nous, personne n'entendra parler!

La suite de l'itinéraire est désastreuse, sept heures d'efforts intenses sont nécessaires pour avancer de quarante kilomètres. Mille neuf cents mètres de dénivelée positive, dont un bon tiers à pousser le vélo chargé dans la caillasse, un autre tiers en pavé, et le dernier en revêtement très rugueux. Je me demande où nous trouvons l'énergie. Le tenancier d'une gargote au bord

du chemin nous offre deux oranges bien juteuses. Même en buvant des litres d'eau, nous avons du mal à uriner deux fois par jour. Nous campons encore, y prenons goût, c'est tellement simple, il suffit d'être discret. Comme nous sommes légèrement en altitude, les nuits sont assez fraîches pour dormir et récupérer.

Les zones de montagnes que nous traversons offrent à voir de jolis paysages. Les villages sont peu nombreux et les autochtones extrêmement surpris de voir deux vélos couchés passer sur le pas de leur porte. Les femmes se mettent à glousser, certaines en arrivent à la limite de la crise d'hystérie : grands cris stridents qui nous déchirent les tympans au passage. Oh là, deux bras, deux jambes, regardez, nous sommes des êtres humains, comme vous !

Nous roulons deux jours sur les cailloux, à massacrer les vélos sans être très efficaces. Mais nous parvenons à Pindaya, petite bourgade au climat agréable construite autour d'un joli lac et dominée par la grotte aux dix mille Bouddhas. Pour la première fois dans mon cahier de notes où j'écris quotidiennement mes impressions, mais aussi la météo, je note : nuageux, frais. Les gens sur les mobylettes sont emmitouflés comme en plein hiver dans le Jura. Quant à nous, nous avons laissé un peu moins de traces de sel dans le maillot. Nous avons résolu définitivement le souci des billets d'avion, savons maintenant comment les récupérer. Toute la nuit, les gens chantent et psalmodient dans le temple voisin de l'hôtel. Obligés de fermer les fenêtres, nous étouffons de chaleur...

La grotte aux dix mille Bouddhas contient... plus de dix mille copies du maître à penser. C'est à voir. De toutes tailles, dans tous les recoins, de partout le regard posé sur nous, sauf deux, qui ont les yeux fermés. La cavité calcaire est assez impressionnante par elle-même. Toutes ces statues ont été données par des gens qui ont chaque fois leur nom et nationalité gravés sur une plaque au pied du monsieur. Un ascenseur dernier

cri, dans sa tour de verre dressée contre la montagne, permet d'accéder au lieu sacré mais il ne fonctionne qu'à partir de neuf heures. Nous sommes plus matinaux !

## Lac Inlé

Mes problèmes intestinaux ne vont pas en s'améliorant. Trois semaines maintenant que je suis dérangée, c'est usant, je n'ai pas d'appétit, j'ai perdu beaucoup de poids et crains de le payer un jour ou l'autre. Je ne pourrai pas pédaler encore longtemps, des journées entières, avec ce que je mange et en étant dans cet état.

Le lac Inlé est vite rejoint, nous trouvons un hébergement correct, le ciel est maussade, il a même plu. À l'entrée de la ville, le type au guichet a enfourché sa petite cylindrée plus vite que jamais pour nous poursuivre. Nous avons passé la billetterie sans nous acquitter du droit d'entrée... une fois de plus. Mais la junte ne voudrait pas passer à côté de dix dollars par tête pour aller voir un site naturel qu'elle n'hésite pas, par son inaction, à polluer quotidiennement. Ce plan d'eau est un joyau : la seule grande flaque du pays. Immense réserve d'eau douce lovée au fond d'une magnifique et large vallée, le lac accueille sur ses rives plusieurs villages de pêcheurs qui ont gardé toutes leurs coutumes ancestrales. Les jardins, et notamment les plantations de tomates, sont flottants, bâtis sur des matelas de végétation, qui ondulent quand une embarcation passe à pleine vitesse. Les maisons aussi flottent et se balancent, même si certaines sont perchées sur pilotis. Les locaux ne se déplacent qu'en bateaux à fond plat, motorisés ou non. Ils sillonnent le lac d'un village à l'autre pour alimenter les marchés de leurs succulents légumes, poissons et autres. Les pêcheurs tendent leurs filets à l'aide des mains tandis qu'ils manœuvrent leur embarcation en se tenant debout à une extrémité, sur une jambe, l'autre servant à ramer. Pensez-vous qu'ils aient de l'équilibre ? C'est un spectacle. Nous passons la



journée sous la pluie (la première du voyage) à sillonner le lac en compagnie de deux Américaines de Santa Barbara venues visiter l'Asie du Sud-Est en un mois et seize vols. La voie des airs est certes plus rapide que la nôtre. Il faut aimer attendre dans les aéroports, et sauter dans les taxis. Leur programme est presque minuté, quel travail de préparation ! Schwarzenegger a encore du boulot sur l'éducation à l'environnement de ses administrés ! Les locaux que nous rencontrons dans les avions sont-ils les mêmes que ceux qui vivent au bord des routes ou dans les marais, avec les poules, les cochons, les buffles et les canards, dans des taudis innommables ?

Les marchés colorés tournent suivant le jour de la semaine dans les villages autour du lac. Nous nous rendons à celui d'Inthein, un des plus importants. Les différentes ethnies peuplant la région sont représentées, Karen et Shans notamment. Les coiffes des femmes rivalisent d'originalité, nous nous régaloons malgré la pluie et l'absence d'horizon. Cet endroit est touristique mais reste néanmoins très authentique. Seulement quelques rayons de babioles pour touristes ; le reste est de l'utile, matériel ou nourriture. Quelques stands de jeu, légèrement à l'écart, attirent les hommes. Sur la voie du retour, nous faisons halte dans un monastère sur le lac.

*Dans une pièce d'un monastère, pour masquer le contenu d'un petit meuble, une image d'un calendrier suisse est collée sur la vitre. C'est une photo du lac des Taillères, à trente kilomètres de chez nous ! Sous la neige ! Beau à pleurer ! Mais qu'est-ce qu'on fait là ?*

Notes, 11 décembre 2010

## **Le train déraile**

Redescendre dans le sud du pays devait être un jeu d'enfant. Se rendre à la gare routière, mettre les vélos et les bagages sur la galerie d'un bus de nuit, payer nos places et nous installer.

Nous laisser emmener. L'affaire est jouée. Sauf que, nous l'avons vu, rien n'est simple, et nous ignorons pourquoi. Les bus de grandes lignes n'ont pas de galerie; ce sont des bus de luxe. Aucune compagnie n'accepte nos vélos en soute, nous devons trouver autre chose! Heureusement, reste le train. Mais il est beaucoup plus lent. Deux jours pour atteindre Yangon, avec un changement en cours de route. À la gare ferroviaire, le personnel nous aide à enregistrer nos vélos afin qu'ils voyagent dans un wagon à part. Bien sûr le train a du retard. Le premier tronçon prévoit neuf heures de trajet pour cent soixante kilomètres. Nous aurons le temps d'apprécier le paysage!

Nous prenons place sur les «assis durs», ce qui signifie que nous n'avons pas de couchette (nous avons choisi la classe économique), et que les assises sont en bois, sans coussin ni capitonnage. Le train s'ébranle dans un bruit de tôles froissées qui défie l'entendement. Puis il se met à plein régime; nous sommes au moins à vingt-cinq kilomètres à l'heure. Il ne lui est pas impossible d'aller plus vite mais l'état des voies ne le permet pas. Le train ne roule pas: il se trémousse, il danse, il hoquette, il s'ébroue, et nous nous tapons le derrière sur les «assis durs». Nous comprenons mieux, maintenant, pourquoi il n'y a que des paysans, des caisses de poules et des sacs de légumes avec nous!

Nous sommes en pleine jungle, il fait gris et brouillard, le train se tortille en gémissant. Soudain il y a un bruit tonitruant, puis un choc. L'arrêt est brusque et pour cause: le train a déraillé! Il se balançait tant et si bien que les deux wagons de queue sont sortis du droit chemin. Pas de route à proximité, notre correspondance pour Yangon nous fait souci. Des passagers débarquent et partent en marchant le long de la voie, des ballots sur la tête ou sous les bras, en tirant une farandole de gosses par la main, dans la nuit noire, ce qui en dit long sur la confiance qu'ils ont en une résolution rapide du problème! Nous n'avons d'autre choix que celui de patienter. Un moine vient nous faire la conversation, c'est laborieux, la température

descend, les gens s'installent et s'allongent, sous les sièges, dans les casiers à bagages, n'importe où, n'importe comment, enroulés dans les couvertures qu'ils emportent toujours quand ils se déplacent. Mon pied bute contre quelque chose sous mon siège, c'est la joue du passager de derrière, il dort comme un sonneur. Ils ont tiré les lourds rideaux métalliques devant les fenêtres.

Une lueur apparaît au lointain. Puis le bruit associé est perceptible à son tour. Pas de doute : la machine arrive. 19 heures. À la lumière que délivre le groupe électrogène, les ouvriers, à l'aide de gros crics et de marteaux, tapent, tirent, poussent, suent et jurent probablement. En vingt minutes le premier essieu est en place, chez nous l'espoir revient. Mais la suite est plus ardue et quatre heures passent avant que le train ne se remette en branle dans un tonnerre de tôles déchirées, heurtées, percutées. Le convoi gémit, autant demander à un polytraumatisé de se mettre à courir. Nous ne savons plus comment nous asseoir, et somnolons par intermittence. Nous débarquons à Thazi, gare de correspondance, à 6 h 30. Le contrôleur nous guide, notre billet pour le prochain tronçon est déjà prêt. En quelques minutes nous enregistrons les vélos, et nous sautons dans le premier train qui part pour Yangon. Entre la nouvelle capitale Naypyidaw, sortie de terre comme un champignon, vitrine du pays, là où sont engloutis des millions de dollars qui n'apprennent pas à lire aux miséreux, et Yangon, des miradors occupés jalonnent la voie ferrée. Quatorze heures de tape-cul encore et nous arrivons dans la grande ville, à 22 h 40, avec tout notre chargement. Pas de temps à perdre, nous enfourchons les bécanes, rejoignons la *guesthouse* et nous écroulons sur des lits propres après une douche ultra-rapide.

Nous quitterons ce pays dans deux jours, récupérons comme prévu les nouveaux billets d'avion et nos affaires, emballerons les vélos. Il est quasi impossible de franchir les frontières par voie terrestre. Le Myanmar est une contrée qui vit encore au

Moyen Âge. Les gens sont dans la misère extrême où veut bien les laisser la dictature militaire au pouvoir depuis trop longtemps. Trop d'illettrés. Le général et ses amis sont richissimes, possèdent tout, supervisent tout. L'éducation du peuple et des enfants est la dernière des priorités : les gens qui sont instruits ne sont plus contrôlables, ils n'ont plus peur. Les cerveaux demandent l'asile politique.

C'est un pays difficile pour le cyclo-voyageur. Je m'y suis sentie un peu perdue dans le sens où d'un côté il y a cette population extrêmement attachante, souriante, honnête, et de l'autre côté, le poids de la dictature qui pour nous, devenait de plus en plus difficile à gérer. Nous ne sommes pas habitués à toutes ces interdictions, ces obligations, nous voyageons pour être libres... Nous savions bien évidemment avant de partir que ce ne serait pas simple, mais quand tout s'accumule : l'état des routes, le souci des hébergements, les problèmes de santé, la chaleur et l'humidité, les incertitudes dues au visa, le billet d'avion, cela devient pénible. Nous avons eu l'impression de passer plus de temps à régler des problèmes qu'à profiter du pays, qui offre par ailleurs de véritables trésors. Trop de zones sont encore interdites aux touristes sous prétexte d'ethnies minoritaires prétendument dangereuses... Ce sont ces ethnies, menacées par la déforestation massive du nord du pays, qui s'opposent fermement au gouvernement en place et tentent de garder une once de liberté. Les Birmans, majoritaires, donnent l'impression d'accepter leur sort, d'être résignés. Ils ne font pas de vagues. Cela dit, quand une dictature a tant d'emprise sur son peuple, et est si cruelle, la moindre tentative de soulèvement est immédiatement réprimée. Il est alors peut-être plus facile de garder la vie sauve en restant dans le rang et se contenter de ce qu'on a, sans même avoir une idée de ce qu'on pourrait avoir, que de vouloir s'opposer et faire de ses enfants des orphelins. Nous gardons un souvenir mitigé, n'avons pas de regret d'avoir passé un mois dans le seul pays au monde où j'ai vu les hommes se peindre les ongles des orteils !

Notre dernière journée à Yangon est occupée à arpenter une fois de plus les trottoirs dégueulasses. Rien de très exaltant. Dans les ruelles, les mauvaises odeurs sont prenantes et soulèvent le cœur. Dans les marchés, les moines grassouillets font leurs emplettes, appareils photo dernier cri et high-tech. Nous avons craqué pour une mini-pizza à *Wonderful*, copie ratée du McDo, au milieu des échoppes de lecteurs mp3, ordinateurs portables et autre matériel électronique, numérique, fantastique. Nous n'avons plus un seul *kyat* en poche, nous devons partir. Maintenant que nous connaissons les combines, le fonctionnement et les entourloupes, nous filons.

Au service de l'immigration à l'aéroport, en voyant notre visa périmé, la préposée nous aiguille dans un bureau où son collègue nous demande (comme attendu) trois dollars par personne et par jour de dépassement avant de tamponner notre passeport. Ce ne sont pas les autorités qui posent problème et nous pourrions rester des mois entiers au même endroit, dans un village où personne ne nous demanderait nos documents. Il suffirait de payer à la sortie. Mais d'une part, les agents des commissariats de province ne sont pas au courant des lois et d'autre part, les hébergeurs ont peur. Une peur injustifiée. Que le peuple est bien soumis! La dictature est une affaire qui marche!

## THAÏLANDE

*« Les touristes ont horreur de regarder. L'appareil regarde pour eux. Quand ils ont fait clic-clac, ils sont apaisés, ils ont amorti leur voyage. Les piles de photos qu'ils conservent sont autant de diplômes certifiant qu'ils se sont déplacés. »*

JEAN DUTOURD

### **Bangkok**

Encore dans l'avion, nous distinguons par le hublot les voies rapides à quatre, cinq, six files qui enveloppent Bangkok. *Spaghettis-junctions* à profusion. Nos jambes défaillent. Va-t-il falloir nous lancer sur ces bretelles où nous ne comprendrons rien aux directions? Où les automobilistes stressés et lancés à toute allure ne pourront nous renseigner? Avons-nous seulement le droit d'y poser nos deux roues? Non, cela ne nous semble pas concevable. Nous nous regardons en faisant la grimace. Il faudra trouver une autre solution. Nous n'avons envie ni l'un ni l'autre. Le courage nous abandonne. Nous récupérons bagages et vélos et cherchons le bus indiqué dans notre guide. Il accepte nos engins, proprement emballés. Nous prenons celui qui nous mène directement au centre de la mégapole, à la gare ferroviaire. La circulation est d'abord fluide puis se densifie. Les buildings grimpent haut et grattent le ciel dans le nuage de pollution lui aussi de plus en plus épais. De chaque côté nous pouvons voir les piliers du *Sky Train*, et au-dessus de notre tête, la rampe de béton lui servant de voie. Du béton partout. L'impression

d'être étouffés dans une gangue de ciment. Rien n'est peint ni décoré, ni même agrémenté de tags. Béton brut. Même dans le véhicule climatisé, nous sentons l'air se charger de particules malfaisantes pour nos poumons, et respirons moins bien. La chaleur et l'humidité finissent par pénétrer le bus, nous débarquons à la gare dans une moiteur qui nous achève.

Nous n'avons pas envie, après Yangon, de nous replonger dans une ville grouillante, dans des ruelles surpeuplées, ou au milieu d'une circulation effarante. Nous n'avons pas envie des marchés où il faut jouer des coudes pour se frayer un passage entre les étals dont nous n'avons rien à faire. Peut-être commettons-nous une erreur en faisant l'impasse sur Bangkok, mais de plus, je ne me sens pas bien, mes soucis intestinaux me dérangent à nouveau. Nous aspirons à de l'air frais, un peu de nature, et des routes tranquilles.

## **Chiang Mai**

Renseignements pris à la gare, nous ratons un train à dix minutes près pour Chiang Mai, dans le nord du pays, mais il nous est impossible d'enregistrer les vélos en deux minutes. Nous attendrons le suivant, dans huit heures. Pour tuer le temps, nous faisons de la mécanique sur la moquette du hall central, remontons les vélos sous l'œil bienveillant du roi thaï, vénéré par les habitants et dont nous verrons le portrait affiché absolument partout. Une petite exposition rappelle toutes « ses » réalisations pour la croissance et le développement du pays... À 21 heures, nous nous rendons sur le quai, prenons place dans le train, en seconde classe, la troisième étant décidément trop inconfortable. En seconde nous avons des sièges inclinables avec des assises et dossiers en mousse et le wagon est ventilé, nos engins sont dans la meilleure voiture du train ! Pour être mieux installés, nous avons gardé le sac contenant tout le papier bulle qui emballait nos vélos dans l'avion ! Pendant quatre heures nous attendons le départ du train, qui lui-même

attend sa motrice ! Et nous en concluons que les trains ne sont pas plus ponctuels en Thaïlande qu'au Myanmar !

Sur la banquette de l'autre côté de l'allée se trouve un couple de Français en pleine crise relationnelle. Pleurs. Nous roulons, avons beaucoup de retard, il pleut. C'est triste. La manière qu'ont les gens de s'installer pour dormir est très révélatrice. Chez nous, le passage à la position horizontale est quasi un rituel : déshabillage, habillage parfois, passage à la salle de bains, aux toilettes... Ici, les gens, quand ils tombent de fatigue s'allongent comme ils sont, où ils sont, sans se poser de question, tout habillés, dans la poussière, sur une paille, sur le trottoir. Les routes aperçues par la fenêtre sale du train sont toutes asphaltées, c'est rassurant. À côté de ça, c'est la jungle, très verte, très épaisse, très humide.

Nous avons tenté de retirer de l'argent au distributeur, mais alors que j'attends que sortent les billets, la machine recrache la carte mais ne me donne rien. Nous attendons de voir si la transaction a eu lieu ou non sur notre compte. Mes problèmes intestinaux s'aggravent, ça devient insupportable, je ne mange pratiquement plus rien, tout me dégoûte, je suis ballonnée comme une montgolfière, mais, loin de m'envoler, je me sens terriblement lourde. Je finis par me rendre dans une clinique où je vois un médecin, qui me prescrit des antibiotiques et m'assure que j'irai mieux, que nous pouvons reprendre la route. Mais je suis incapable de monter sur mon vélo. Nous visitons péniblement les nombreux temples de la ville. Les dragons aux cinq têtes du bouddhisme (ne pas mentir, ne pas voler, ne pas dire de mal, ne pas tuer, ne pas boire d'alcool) et autres têtes de chimères avec des pierres brillantes à l'emplacement des yeux ornent les entrées, nous sommes loin de l'austérité de nos églises. Les moines sont ici en robe orange vif. Nous échangeons notre *Lonely Planet* de la Birmanie contre un vieux *Routard* de la Thaïlande et je prends *Les Chants de Maldoror* de Lautréamont. C'est spécial je le sais, mais le choix des livres en français est réduit et j'ai envie de voir ça.



La première impression que nous donnent les Thaïs est bonne. Ils sont moins souriants que les Birmans mais néanmoins très sympathiques. Plus clairs de peau, ils ont un faciès un peu différent, le visage moins plat, les yeux plus bridés aussi et des coiffures plus exubérantes.

Nous n'arrivons pas à repartir, les jours passent, je dors mal et passe une partie de mes nuits en incessants allers et retours aux toilettes. Tout me fatigue, rien ne me motive. Nous allons faire un tour en ville mais c'est une corvée, les odeurs m'indisposent, aucune amélioration depuis le début du traitement.

Le marché du dimanche a envahi les rues, la circulation est coupée, les marchandises posées sur des bâches à même le macadam en occupent toute la surface. Des milliers de petits morceaux, une mosaïque de babioles en tous genres. Des friandises aux vêtements, des sculptures en savonnette taillées au couteau, aux toiles des artistes peintres. C'est à la fois une galerie d'art, une pâtisserie, un magasin de luminaires et de bondieuseries. Cette frénésie consommatrice illustre bien le boom économique de ce pays. C'est la grande braderie tous les dimanches, l'occupation dominicale, les handicapés jouent de la flûte et font la manche. La population déambule au ralenti, tandis que je cours pour me cacher et me vider encore les intestins...

Lundi, je retourne à la clinique avec un flacon contenant mes selles et exige un examen. Je ne suis pas étonnée qu'ils ne trouvent rien, l'analyse a pris trois minutes. Le médecin ajoute des médicaments à ce que je prends déjà pour éviter que je ne gonfle trop et m'assure à nouveau que nous pouvons partir à vélo sur les routes du nord.

Les nouvelles de la famille sont mitigées. J'ai envie de rouler maintenant, d'avancer, marre de l'inaction et de traîner mes savates à ne rien faire, il faut que je me bouscule. Michel est patient mais nous n'allons pas prendre racine ici.

## Montagnes russes le long de la frontière birmane

Nous reprenons le large, avec des antibiotiques plein les sacs. Direction nord-ouest et la frontière birmane. Les premiers kilomètres sont une révolution par rapport au Myanmar. Nous roulons sur du revêtement lisse, sur une route spacieuse et les autos ne fument pas trop noir ! Les indications sont annoncées en caractères latins, en kilomètres et en chiffres arabes, nous comprenons tout. Le relief nous fait passer en alternance du cyclisme à la randonnée pédestre, très casse-patte, et pour une reprise, c'est usant. Après soixante-quatorze kilomètres, nous sommes éreintés et trouvons un emplacement dans un camping inattendu. La végétation est luxuriante, des rideaux de feuillages divers qui pendent depuis les branches les plus hautes jusqu'au sol forment comme un mur. Impénétrable. La température est agréable, nous sommes à mille cent mètres d'altitude et mon organisme ne montre aucun signe d'amélioration. Nous risquons de plus d'être punis dans les jours qui viennent : en haut des bosses ou aux endroits stratégiques, se trouvent des autels, des petits temples, où les gens déposent des offrandes qui sont souvent des bouteilles de jus de fruits, de l'eau... Je me sers quand je suis à court.

Paï, petite bourgade complètement vouée à la cause touristique. Un jour, un hippie a dû décréter que le paradis se trouvait là, l'opium n'est pas trop loin, le climat est agréable, l'eau y abonde et l'endroit est calme. Il s'y installa et invita ses amis. La petite ville est devenue un endroit à la mode où les bars et les cafés Internet se succèdent sans grand-chose à voir. Les alentours sont magnifiques certes. Depuis les crêtes, nous voyons d'autres crêtes, à l'infini, recouvertes de végétation, vert foncé uniforme. L'ingénieur qui a tracé la route, au plus court, mérite, pour sentence, de la parcourir à vélo. Nous subissons des montagnes russes comme nous n'en avons jamais eu. Les camions n'accèdent pas, les autos et les motos reprennent la première en toussant. Si la pente est annoncée, c'est que

nous pousserons, à pied, le chargement de cinquante kilos au total. C'est lourd ! Onze kilomètres à l'heure de moyenne aujourd'hui, nous avons explosé les jambes mais pas le chronographe ! Alors à Paï, nous n'allons pas dans un bungalow minuscule en bambou, étouffé de chaleur et qui laisse passer tous les moustiques assoiffés par ses murs, nous mettons deux euros de plus pour bénéficier d'une moustiquaire, de toilettes privées (nécessaires dans mon cas), d'un ventilateur et d'une literie presque digne de ce nom.

Ces infâmes routes de montagne très mal tracées durent quelques centaines de kilomètres le long de la frontière birmane : Mae Hong Son, Mae Sarit, Mae Sot. Les rampes sont si raides que nous avons le vertige quand nous jetons un œil en arrière ! Dans les descentes, nous cramponnons les freins en espérant que les câbles ne cassent pas ! Le relief est torturé. Les jours se suivent et se ressemblent, je peine de plus en plus, ne suis plus capable d'avaler quoi que ce soit à part quelques dizaines de kilomètres. Ça ne durera pas. Nous ne pédalons pour ainsi dire jamais : nous marchons, nous freinons...

## Noël

Noël, nous téléphonons en France. J'ai horreur de ça, et ne le fais pour ainsi dire jamais. Quand nous raccrochons, le soufflé retombe brutalement, la coupure est trop franche, violente, nous oublions toujours de dire quelque chose, nous sommes maladroits, nous voudrions recommencer une fois la conversation terminée. Ça ne laisse qu'une grosse amertume au fond du cœur. Un courrier, qu'il soit électronique ou non, peut être lu, relu, nous pouvons nous en délecter, à toute heure, le laisser, l'interrompre, le reprendre, le faire voir à d'autres, le lire en diagonale ou entre les lignes, simplement poser le regard dessus... Téléphoner me donne le cafard, overdose d'émotions, on se demande si on a bien compris... Il est vrai que ce n'est pas très sympathique, pour les parents notamment, de ne

jamais pouvoir nous parler, mais je n'aime pas le direct. Nous n'utilisons aucun outil de type Skype, webcam, ça ressemble trop au téléphone. Nous sommes attentifs à donner des nouvelles régulièrement lors de nos voyages au long cours, nous en avons besoin mais nous ne voulons pas devenir esclaves. L'éloignement fait aussi partie du voyage. Nous sommes en relation avec la famille plus souvent quand nous voyageons que lors de nos périodes sédentaires. Les photos envoyées par le net permettent à nos proches de voir nos têtes régulièrement.

Noël. Pendant que nos congénères se goinfrent d'escargots, s'empiffrent de dinde aux marrons, font des orgies de saumon fumé, des indigestions de champagne, s'enivrent de watts clignotants et de petits cadeaux dont certains seront en vente dès demain sur *Le Bon Coin*, nous pédalons et suons, et prendrions bien un peu de bûche glacée ! Au moins ce soir dormons-nous chez l'habitant, dans une maison typique sur pilotis, sur des matelas posés à même le sol en bois et sous des moustiquaires roses en forme de capotes de 2 CV Citroën. Mignons comme tout.

26 décembre. Pendant que nos congénères cuvent leur champagne et se remettent de leurs agapes pantagruéliques, je tente en vain de digérer le lait de soja et similimuesli de ce matin. Nous avons eu froid cette nuit, le thermomètre est descendu à neuf degrés, j'ai fini par sortir mon duvet ! J'ai toujours les intestins en vrac. Nous terminons nos étapes fatigués. À part la douche, le rinçage des habits et parfois quelques courses, nous n'avons de courage pour rien. Cela dit, les bourgades où nous arrivons en milieu d'après-midi n'offrent rien de spécial à voir, les marchés sont remballés, nous n'aspirons qu'à allonger nos jambes et reposer le reste.

Les touristes viennent à Mae Hong Son pour faire des excursions dans les *tribe villages*. Ils montent dans un minibus climatisé et débarquent bardés de leurs appareils photo volumineux et inquisiteurs dans les villages peuplés d'ethnies minoritaires.

Ils mitraillent les gens en train de se laver, les femmes en train d'allaiter le petit dernier, la gamine en train de jouer ou le gamin qui pousse son cerceau. Le vieil édenté fait l'occasion d'un portrait parfait et «regarde à quel point l'ancienne a les seins qui pendent! Oh les pauvres gens!». Il est pour ainsi dire impossible d'avoir une conversation avec les autochtones qui voient défiler les touristes sans pouvoir dire ce qu'ils en pensent, les barrières culturelle et linguistique sont trop importantes.

Les femmes girafes, d'ethnie Padaung, subissent. Tous ces peuples vivaient de la culture de l'opium que l'État combat vivement aujourd'hui sans trop se soucier de quoi ils vont bien pouvoir se nourrir. La déforestation massive aussi contribue à les faire disparaître. Le tourisme peut les faire vivre. Comment? En donnant en exhibition les femmes autour du cou desquelles les colliers s'empilent et s'amoncellent sans cesse, leur interdisant par la suite tout retour en arrière. Enlever ces colliers qui sont le prolongement de leur colonne vertébrale serait fatal. Mais ces bijoux sont une torture, une prison, un enfer! C'est devenu le gagne-pain. À l'heure où les organisations pour la défense des droits de la femme se battent pour éradiquer ce genre de pratiques, le tourisme joue dans le camp adverse et incite les parents à parer leurs filles, gage de revenus!

Une fois prises les photos, bien regardés les locaux comme à travers les grilles d'un zoo, et achetées une babiole ou deux pour ne pas qu'il soit dit qu'on ne laisse rien en échange, les touristes remontent dans le minibus climatisé... jusqu'au village suivant, un autre groupe ethnique. En cours de route, ils vérifient que les photos prises sont belles!

Nous ne voulons pas visiter de cette manière les villages des tribus montagnardes, cela nous pose un problème de conscience. S'écarter de la route principale pour nous y rendre par nos propres moyens n'a guère de sens non plus, qu'avons-nous donc à dire à ces gens? Les seules choses que l'on peut expliquer avec les mains nous paraissent si futiles et dérisoires.

Les territoires interdits du Myanmar se trouvent juste de l'autre côté de la rivière, dans cette zone de la planète où passe une quantité phénoménale de drogue, juste sous le triangle d'or. Nous traversons deux énormes villages où la présence militaire renforcée nous interpelle. Ce sont des villes entières de maisons de bambou accolées les unes aux autres, un immense ghetto, cinquante mille habitants, perdus là dans cette forêt le long du fleuve, dans la jungle. Ce sont des camps de réfugiés, des Karen, des gens qui ont fui le Myanmar, ont passé la frontière. C'est énorme, complètement irréel et sur-réaliste, et s'étend sur dix kilomètres. Nous sommes vraiment dans l'*out-back*, loin des sentiers battus et des plages de sable fin et de leurs cocotiers qui font la réputation de ce pays. C'est la promiscuité qui fait peur, l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette sépare chaque famille, qui vit, toutes générations confondues, dans une unique petite pièce. Bonjour la discrétion et l'intimité, chaque parole est entendue plusieurs foyers plus loin, le moindre bruit profite à tout le voisinage. Les gens sont gais et nous récrient. Que de misère sur cette planète! De quoi peuvent-ils bien vivre?

Nous poursuivons cette route de fous, nous ne voulons pas capituler, nous avons le temps. Et quand on pousse le vélo, qu'on tire les bagages, que nous suons des litres et que le compteur n'affiche plus rien, s'éteint, c'est que nous sommes à moins de deux kilomètres et demi à l'heure... Dans la tête c'est dur! Je souffre de coliques affreuses. Je me sens si faible.

Comme si ça n'était pas assez, nous découvrons plusieurs fissures et une cassure sur le cadre du vélo de Michel. Aluminium. Nous nous voyons mal partis, mais filons tout de même, en bus! Le chauffeur nous pose trente kilomètres plus loin devant un garage où les ouvriers s'activent à démonter ce qui gêne, brosser, décaper la peinture avant de ressouder la monture de Michel. Une heure de boulot, le vélo n'a jamais été aussi bien aligné, et il ne grince plus. Mais il faut que la réparation tienne

encore dix-huit mille kilomètres... Nous avons pris des photos que nous avons envoyées au constructeur. Le mot est faible de dire que nous sommes en colère.

Entre Mae Ramat et Mae Sot, je n'ai pas le temps de descendre de vélo et vomis le Coca et le yaourt avalés précédemment. Les morceaux restent accrochés sur la chaîne et le pédalier. Même après cette vidange bienfaisante, j'ai un poids sur les intestins, je n'ai toujours pas évacué et le cycle est seulement reparti pour un nouveau tour. Nous nous demandons où je trouve encore l'énergie de pédaler, jour après jour, et Michel commence à se soucier sérieusement de mon état. Le corps a des ressources absolument impressionnantes. Le lendemain toutefois, la chaleur excessive aidant, je craque dans la seconde bosse et arrête un pick-up. Je n'en peux vraiment plus. Nous chargeons bagages, vélos et ce qu'il reste de nous jusqu'à la ville suivante, où il faut trouver l'énergie de dégoter... un hôtel. Nous avons raté une descente de quarante kilomètres! Je suis au bout du rouleau, j'y ai laissé des kilos et des plumes, mais nous sommes sortis des montagnes.

Réveillon. C'est la dernière fois que j'écris 2010 dans mon cahier. Nous sommes à Sukhothai, haut lieu touristique, incontournable... Ce matin, le petit déjeuner a de nouveau terminé dans un talus. Dans l'ancienne capitale d'un royaume déchu, nous visitons des ruines de temples. Tout a changé : les routes, les infrastructures, la nourriture, les voitures. Nous sommes dans une Thaïlande développée comme l'Europe, tout est devenu soudain plus facile, ça va nous faire du bien. Ce soir, nous avons retrouvé par hasard Pete, le Hollandais enthousiaste, toujours plein d'entrain. Il m'a trouvé mauvaise mine et amaigrie! Pete monte vers le nord et le Laos, nous descendons au Cambodge. Il s'est vu refuser, comme d'autres cyclo-touristes, l'accès de la route birmane entre Pindaya et Mandalay, celle-là même que nous avons empruntée, dans l'autre sens... Le lendemain matin, 1<sup>er</sup> janvier, des petites tables recouvertes d'offrandes au Bouddha envahissent les trottoirs. Sur celles-ci :

des têtes de porcs fraîchement tranchées, des paquets de clopes, des fruits, des bonbecs, des boissons...

Je contacte notre assurance de voyage pour ouvrir un dossier médical et demander conseil en annonçant la couleur. Pour le réveillon, je m'efforce de manger quelques frites et deux œufs, c'est la fête ! C'est tout ce que je parviens à ingurgiter et il faut voir avec quels efforts. Les cartes des restaurants proposent des plats occidentaux qui ne me font même pas envie. Le seul mot « nourriture » me donne la nausée. Je vais finir par tomber, je ne vois pas comment ça pourrait terminer autrement. Il faut agir, je commence à angoisser. Par moments j'ai très sommeil, plutôt la sensation de faire des chutes de tension. Je n'ai jamais été malade de ma vie et j'ai du mal à analyser la situation, je n'ai pas d'antécédent, donc ni recul ni expérience, je sais que je ne suis pas douillette, ce qui renforce mon inquiétude. Je me sais capable d'aller très loin avant de m'écrouler, mais ne dois, sous aucun prétexte, en arriver là. Parfois, je me sens défaillir, je respire à fond, ça finit par passer. Je suis arrivée à un état d'épuisement tel qu'il me faudra des semaines pour retrouver toute mon énergie et ma force. Il faut d'abord trouver ce que j'ai.

Les ruines de Sukhothai sont mises en valeur au milieu d'un parc arboré et agrémenté de bassins. Le gazon est tondu, les marchands de glaces font leurs affaires, les fleurs de lotus sont du plus bel effet, nous pouvons les admirer depuis les passerelles en bois qui mènent à des îlots où se dressent les vieilles pierres. Le site est grand, calme et paisible, ce qui nous change des voies rapides bordées de forêts de pylônes électriques que nous avons suivies pour venir ici. Les routes secondaires, en jaune sur notre carte routière, ont pris l'allure d'autoroutes. Notre carte n'est pas assez précise pour qu'y figurent les routes de moindre importance, qui passent dans les villages. Sur les bas-côtés, s'étalent les rizières dans lesquelles les autochtones travaillent à l'aide d'engins motorisés. Nous les voyons pulvériser, asperger leurs pousses de ce que l'on suppose être des pesticides, fongicides, homicides... crime contre l'humanité !



Nous descendons vers le sud. Régulièrement dans le paysage on trouve sur le moindre promontoire de grandes statues du Bouddha. Il s'en construit partout, impressionnantes par leur hauteur. Regain de religion? Maintenant que nous sommes au plat, nos étapes sont longues de plus de cent kilomètres, et nous arrivons souvent en début d'après-midi. J'ai alors du temps pour récupérer, posée comme une grosse loque, tout habillée sur les draps. Le constructeur du vélo de Michel a répondu que l'engin n'est plus sous garantie. C'est tout ce qu'il trouve à nous dire! Nous voulons une solution, pas du bla-bla. Mais c'est gentil de sa part de nous signifier que quoi que nous fassions, ce sera à nos frais! Peu importe, il faut un vélo pour rouler!

Depuis plusieurs jours, nous avons l'impression de pédaler dans une banlieue. Pas grand-chose à voir, les gens sont indifférents, les voies rapides, les 4×4, les pick-up, les hôtels impersonnels. Je ne trouve pas que les femmes thaïes soient « belles », les hommes non plus d'ailleurs. Hong Kong Star, surconsommation, surbouffe et Coca-Cola n'aident pas. Le maquillage ne parvient pas à masquer des traits souvent grossiers et les bourrelets passent par-dessus les ceintures des jeans taille basse. On pédale, on dort, je ne mange toujours pas. Le drapeau national flotte à intervalles réguliers de cinquante mètres le long des routes.

## **Hospitalisation**

Ce matin, 7 janvier, nous descendons les sacoches, chargeons les vélos. Nous sommes prêts à partir mais je craque. Je m'effondre. Je suis en larmes. Je ne peux pas démarrer, c'est au-dessus de mes forces. Une épave. Je sors en titubant et demande où est l'hôpital. Le kilomètre qui nous en sépare me semble une épreuve insurmontable. Une infirmière qui passe par là nous y emmène, en auto... Je fais mon entrée par le service des urgences où de solides gaillards me prennent en

main. Civière. Questionnaire pour savoir qui je suis, et ce que j'ai. Mise sous perfusion, je veux savoir ce qu'ils me mettent dans le sang. Eau et glucose, sels. On m'apprend que je suis complètement déshydratée. Une prise de sang révèle une infection mais la cause ne sera établie qu'après analyse de mes urines et de mes selles. Me voici admise, j'ai passé l'examen d'entrée avec brio !

Je suis transférée dans un dortoir de quarante lits, compartimenté en quatre parties, avec mes tuyaux branchés dans le bras et mon bocal. Michel retourne chercher quelques vêtements et prévient mes parents par Internet. Quelques heures plus tard, le médecin de l'assistance de notre assurance, en France, me joint par téléphone et je peux lui expliquer exactement mon souci. Il me transmet le nom d'un médicament qu'il faut que j'obtienne absolument, me dit qu'ici, ils me donneront autre chose en me racontant que c'est l'équivalent mais que ça ne conviendra pas. Quand la doctoresse passe, de longues heures plus tard, j'exige donc : vingt minutes de discussion et d'argumentation, pour obtenir gain de cause, sans les fâcher. Ce sont normalement eux qui soignent, et pas le patient qui commande son traitement. À 23 heures, j'avale les premiers comprimés de métronidazole. J'ai une simple giardiase, c'est très courant, mais il faut la bonne molécule pour éradiquer la chose.

L'hôpital public en Thaïlande est le meilleur qu'on puisse trouver en comparaison avec ceux des pays voisins. Heureusement ! Dortoir de quarante lits je l'ai dit, de simples rideaux pendant les séances de toilette ou de soins. L'unique chiotte est au bout du dortoir, à la turque et surélevé. En étant valide ce n'est déjà pas facile. Avec le bocal de perfusion à tenir en hauteur et qui monopolise une main, ça devient compliqué, et alors si la personne n'est ni jeune ni souple, ou les deux ou mal en point, je ne vois pas comment elle peut faire. Pour se laver : des robinets et des brocs, pas d'intimité, pas d'eau chaude. Ce sont les visiteurs qui font la toilette du malade qu'ils viennent voir, sans fausse pudeur. Ce n'est pas toujours joli à voir.